

La Stidia - G. Clemenceau

MINISTÈRE DE LA GUERRE

LOUIS-PHILIPPE, ROI DES FRANÇAIS

A tous présents et à venir, SALUT.

Vu notre ordonnance du 21 Juillet 1845, sur les concessions en Algérie, Sur la proposition de notre Ministre Secrétaire d'Etat de la Guerre, Nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

Art. 1^{er}

Il est créé dans la province d'Oran, sur la route de Mostaganem à Arzew, à 15 kilomètres de la première de ces villes et à 33 kilomètres de la seconde, au lieu dit la Stidia, un centre de population d'au moins Cent vingt familles européennes.

Art. 2

Ce centre formera, sous le nom de la Stidia, une commune dépendant du Commissariat civil de Mostaganem avec un territoire de deux mille hectares qui sera ultérieurement délimité.

Art. 3

Notre Ministre Secrétaire d'Etat de la Guerre est chargé de l'exécution de la présente ordonnance.

Fait à Saint-Cloud, ce 4 Décembre 1846.
signé : LOUIS-PHILIPPE.

Cette ordonnance est l'acte de naissance de notre petit village. Quand elle fut proclamée, il y avait déjà dix semaines que les colons d'un premier convoi, suivi bientôt de deux autres, étaient installés.

Pourquoi a-t-on créé un centre de colonisation à cet endroit, d'où venaient ces pionniers et qu'y ont-ils fait ?

C'est à ces trois questions que nous nous proposons de répondre dans ce trop court article.

Avant la conquête toute la partie nord de notre commune, qui borde la mer sur une largeur d'environ 2 500 mètres, était inculte. Un maigre maquis de tuyas, de chênes verts rabougris, de lentisques et de palmiers nains occupait le sol. Les quelques indigènes, mi-nomades, mi-sédentaires, de la tribu Abid Cheraga, c'est-à-dire de l'est (par rapport à la Macta), habitaient le plateau dominant la mer et les marais de la Macta et des Bordjia. Ils vivaient bien pauvrement de la culture de l'orge et du blé dur, et du maigre produit de l'élevage des moutons.

Les communications entre Oran, où résidait le Bey turc, et Mostaganem d'une part, la plaine du Chélif et Alger de l'autre, se faisaient par le chemin turc (el trig el turc) qui traversait ce plateau. Quant à « l'Ain Zdidia », c'est-à-dire la « Source abondante », elle était connue des indigènes puisqu'ils l'avaient baptisée, mais

ils ne l'utilisaient guère. Ceux qui connaissent bien l'Algérie savent que les indigènes aiment s'installer sur les hauteurs.

Il faut croire que dès le début de la conquête l'armée française connaissait l'existence de cette source puisque le général Desmichels, parti d'Oran à la tête d'une troupe de 1 400 fantassins et de quelques artilleurs armés de deux obusiers de montagne y passa la nuit du 27 au 28 juillet 1833. Le 30 mars 1836, le général Perregaux, faisant le trajet inverse à la tête d'une troupe plus réduite, y passa également la nuit.

Dès 1844 le Commissaire de la colonisation pour la région de Mostaganem avait repéré l'endroit. Mais aucun projet n'avait été dressé.

C'est de Dunkerque que devait venir le signal.

L'augmentation de la population allemande était tellement rapide que l'immigration était le seul moyen de résoudre ce grave problème démographique. Mais où aller ? Dans les deux Amériques, naturellement. Il y avait alors en Allemagne et en Suisse des agents d'immigration dont la moralité n'était certainement pas exemplaire. En 1831 déjà, des bateaux affrétés par ces agents pour le transport d'immigrants en Amérique s'arrêtèrent au Havre pour y abandonner leur malheureuse cargaison. Dirigés sur l'Algérie par les soins du gouvernement français, ces « émigrants pour l'Amérique » allaient fonder les villages de

Kouba et de Dély-Ibrahim. L'échec fut complet.

Un épisode du même genre se produisit quinze ans plus tard. Des Allemands, dont la plupart de la région de Trèves (1), sont racolés par un agent d'immigration qui s'engage à les conduire au Brésil où, bien entendu, ils devaient s'enrichir rapidement en cultivant le café. Puis, une fois en mer, on leur demanda un supplément à la somme convenue pour le passage et, comme ils refusèrent de payer ce supplément, on les débarqua à Dunkerque et non à Rio de Janeiro. Abandonnés par cet agent indélicat, n'ayant presque aucun moyen d'existence, ils furent recueillis par l'Administration française de Dunkerque. Mais comme ils étaient 800 et qu'il fallait les héberger et les nourrir, leurs modestes économies ayant vite fondu, un problème financier se posa rapidement aux autorités dunkerquoises. Le préfet du Nord alerta son ministre qui en parla à son collègue de la Guerre et des Colonies. La tradition orale prétend que Louis-Philippe et la reine Amélie furent eux-mêmes informés et s'intéressèrent au sort de ces malheureux émigrants.

Alors le gouvernement français leur offrit de les transporter gratuitement en Algérie où des concessions leur seraient attribuées. Ils acceptèrent, bien sûr, car c'était la seule possibilité de survie. Quatre bateaux furent nolisés. Le voyage de Dunkerque à Mers el Kébir dura un mois. Les propriétaires des bateaux reçurent du gouvernement français 25 francs par grande personne et 15 francs par enfant transporté !!!

Et ces nouveaux colons arrivèrent à Mers el Kébir dans un état de misère physique et mentale tel qu'aucun d'entre eux ne put donner le nom du bateau sur lequel il avait vécu pendant un mois. L'auteur de ces lignes a souvent pleuré en lisant les documents de l'époque relatant leur arrivée en Oranie. Le verbe « épouvanter » et ses dérivés sont utilisés dans chaque rapport. Bugeaud, le grand Bugeaud, qui les vit, écrivit aussitôt à

Buvez

ASTOR

Un Vin de Qualité
rouge ou blanc

son ministre pour protester énergiquement contre l'envoi, pour mettre en valeur notre colonie, de pareils déchets d'hommes. La mortalité fut terrible. Tous les rapports signalent que subsistent seulement, ayant échappé miraculeusement à la mort, des hommes et des femmes isolés, des enfants ayant perdu père et mère. C'est pourtant avec ces déchets d'êtres humains que deux villages furent créés : La Stidia et Sainte-Léonie (une des filles du maréchal Bugeaud s'appelait Léonie).

Arrivés à La Stidia pus tôt que prévu, ils vécurent dans des baraques couchant sur la paille. Pendant plus d'un an ils partagèrent la gamelle du soldat.

En 1848, près de deux ans après sa création, La Stidia compte 467 colons : 25 Français, 438 Allemands, 4 Espagnols. Ces colons se mirent rapidement au travail. Ils défrichèrent les terres qui leur furent distribuées avec une énergie farouche. Marc Baroli, dans un livre récent (2), que les Pieds-Noirs devraient lire, leur a consacré quelques lignes justement flatteuses... « Ils comptèrent, écrit-il, parmi les meilleurs colons d'Algérie. Pendant les premiers mois ils défrichèrent la nuit pour aller vendre le bois, le matin, au marché de Mostaganem. »

Mais il fallut attendre de nombreuses décades avant de récolter les fruits de ce travail. Peu de ces pionniers goûtèrent ces fruits.

On dut d'abord, par nécessité et par ignorance de la véritable vocation de ces terres, cultiver le blé et autres céréales pour se nourrir et nourrir les animaux. Ce n'est que cinquante ans après la création du village que l'on comprit l'intérêt de la vigne.

Miraculeuse découverte !

Tant que l'on cultiva les céréales, qui venaient très mal, ce fut la pauvreté, voire la misère. Par contre, dès que la vigne se répandit, on connut une modeste aisance. Une certaine richesse vint enfin après la première guerre mondiale, lorsqu'il y eut 3 000 hectares de vignes. Et quelle vigne ! Deux années à peine avant la liquidation de l'Algérie, un hectare de vigne valait encore 3 millions d'anciens francs.

De 1846 à 1848, c'est l'Armée qui administre le village. Après la Révolution de 1848, l'administration fut confiée aux civils, en l'occurrence, l'Inspecteur de la colonisation de Mostaganem qui était, à l'époque, l'illustre Petrus Borel.

De 1853 à 1869, La Stidia a dépendu de Rivoli. Il y eut trois adjoints spéciaux : Llobet (1853-55), Julliard (1855-66) et Henri Peeters (1867-69).

Enfin La Stidia devint commune de plein exercice en 1869. Les maires successifs furent : MM. Fassion (1870-71), Henri Peeters (1872-76), Jean Lescom-

bes (1876-78), Henri Peeters (1878-84), Nicolas Etten (1884-90), Jules Lecigne (1890-92), Prestel (1892-96), Jacob Mauer (1896-1901), Paul Lescombes (1901-04), Jacques Peeters (1904-07), Prosper Darius (1907-09), Pierre Drosson (1919-22), Pierre Mayer (1922-25), Prosper Darius (1925-1935), Pierre Lescombes (1935-1947), L. Chaillou (1947-1957), Germain Bertrand (1957-1962).

C'est en 1930 que La Stidia devint Georges-Clemenceau.

Durant cette existence de 126 années, notre village fut sans histoire. La vie y était paisible, entièrement vouée au travail, et ne fut troublée que par les guerres. Déjà en 1870, des jeunes gens, avec quelque mérite, furent volontaires pour combattre la Prusse. Quant aux guerres de 1914-18 ou de 1939-45, les descendants des colons allemands de 1846 la firent très honorablement sous l'uniforme français et le monument aux morts témoignait de leur sacrifice.

Aujourd'hui, comme tant d'autres Pieds-Noirs, ils sont éparpillés dans l'Hexagone. Comme tous les autres ils pleurent leur sol natal perdu tandis que, Georges-Clemenceau rayé de la carte de l'Algérie, La Stidia retourne au maquis et ses habitants à la misère de 1830.

Un beau gâchis, en vérité.

Lucien CHAILLOU

ancien délégué
à l'Assemblée Algérienne
Ancien maire
de Georges-Clemenceau.

(1) Les épitaphes en langue allemande que l'on pouvait lire sur les tombes de notre cimetière, ici « Hier liegt... », là « Hier ruht... » prouvent que ces premiers colons n'étaient pas tous de la même région d'Allemagne.

(2) De nombreux ouvrages, de valeur diverse, ont été publiés, ces dernières années, sur l'Algérie. Je conseille vivement aux Pieds-Noirs les deux livres suivants : Marc BAROLI : *La vie quotidienne des Français en Algérie 1830-1914* ;

Pierre BOYER : *La vie quotidienne à*

Alger, à la veille de l'intervention française.

Aux Editions Hachette.



UN BON TAILLEUR ?...

... Mais notre ami

Ernest BRAVO

**34, Boulevard Raimbaldi
NICE**

St-Denis du Sig

Mon article sur le Sig, paru dans le dernier numéro, m'a valu un important courrier d'amis Sigois connus et inconnus, la plupart de ces derniers étant des moins vieux et des plus jeunes dont j'ai surtout connu les parents. Certains me rappellent des souvenirs avec une belle précision et d'autres ont gardé au cœur leurs rêves d'enfant tel celui-là qui doit avoir dépassé la cinquantaine et qui me revoit toujours triomphant sous le maillot vert et noir du Sporting : jamais personne n'a eu ma frappe de balle ni mon... Que de trésors on trouve dans le grenier aux souvenirs !

Mais il y a les censeurs, ils sont nombreux et unanimes, qui relèvent une erreur. Je les remercie et je me dépêche de réparer.

J'ai écrit, en parlant de François Riéra :

« Avec la victoire vint l'épuration. Riéra avait dû avoir des relations avec « les troupes allemandes qui défilaient, fifres en tête, dans les rues « du Sig. Personne d'ailleurs ne s'en « était aperçu mais en haut lieu on « devait le savoir. **Il abandonna la « mairie écœuré et ne tarda pas à « mourir.** »

Or, m'affirme-t-on, François Riéra n'abandonna pas la mairie, du moins n'en eut-il pas le temps. La Mort fut plus prompte.

Toute la population ressentit cette mort comme un deuil personnel.

« Le corps de notre maire fut exposé à la mairie, dans la grande salle transformée en chapelle ardente, et ses funérailles furent grandioses. Toute la population du Sig et des environs, dans une union totale, venait de rendre justice à son maire regretté. »

Merci pour ces précisions. Absent d'Algérie au moment de la mort de François Riéra, j'avais ignoré ces détails. Je suis heureux de rectifier pour la Vérité d'abord, pour la Mémoire de François Riéra que j'aimais beaucoup et, je pense, pour la satisfaction bien légitime de ses enfants.

M. B.

REPONSE

à une question

bien souvent posée

Le mois du renouvellement de votre abonnement est porté sur la bande du journal, près de votre adresse.

Épargnez-nous l'envoi de lettres de rappel pour l'acquiescement de votre abonnement.

Et n'oubliez pas que, pour celui-ci, dix francs est un minimum réservé aux plus malheureux d'entre nous.